n'avait pas de chance avec son impériale amie : douze jours seulement lui furent donnés pour jouir de sa nouvelle installation; le treizième jour, un étouffement l'emportait. Il avait cependant eu le temps de réfléchir sur la fragilité des liaisons contractées avec les grands de la terre et d'écrire cette phrase où perçait le fond des impressions que lui laissait son séjour à Saint-Pétersbourg — depuis qu'il en était revenu : « L'ennemi « le plus dangereux d'un souverain, c'est sa femme, si elle « sait faire autre chose que des enfants (1). » A quelque temps de là, Catherine faisait aussi ses réflexions en songeant à l'illustre mort, et elle en communiquait ainsi le résultat à Grimm : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot « un cahier intitulé : *Observations sur l'instruction de Sa Ma-* « *jesté Impériale aux députés pour la confection des lois*. Cette « pièce est un vrai babil, dans lequel on ne trouve ni connais- « sance des choses, ni prudence, ni prévoyance; si mon « instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été « propre à mettre toutes les choses sens dessus dessous. Il « faut qu'il ait composé cela après son retour d'ici, car jamais « il ne m'en a parlé. »

De part et d'autre le désenchantement était égal et complet. Du commerce intellectuel de ces deux êtres qu'on eût pu croire si rapprochés, il ne restait que la bibliothèque, acquise définitivement aux collections impériales; mais celle-ci même avait une destinée mélancolique et décevante. Elle ne fut pas traitée comme celle de Voltaire, dont nous avons dit ailleurs le sort privilégié; transportée en 1786 à Saint-Pétersbourg, elle occupa pendant quelque temps une des salles de l'Ermitage, mais bientôt elle y parut encombrante. On prit le parti de la réunir à la bibliothèque publique, et les livres de Diderot, annotés par lui, y disparurent, disséminés entre les divers départements, impossibles à reconnaître aujourd'hui. Ce que dit madame de Vandeuil d'un exemplaire à part de l'*Encyclopédie* qui s'y serait trouvé, avec les textes supprimés par la censure que Diderot aurait fait rétablir pour son usage, semble inexact. La perte n'en est pas moins grande. En 1792, madame de Vandeuil détruisait, devant les menaces de la Révolution, un dernier monument du glorieux passé : les lettres adressées par Catherine à son père, et en 1815 le *Journal de l'Empire* imprimait à Saint-Pétersbourg ces lignes dans un article de critique littéraire : « L'Impératrice de Russie fit venir M. Dide- « rot à sa cour; après l'avoir vu et entendu, Elle n'eut rien de « plus pressé que de se débarrasser d'un hôte de cette espèce. » Du moins, quelques-uns des manuscrits du philosophe acquis par Catherine avec sa bibliothèque, dont six volumes naguère inédits encore, ont échappé au désastre. Ces six volumes copiés en 1874 par M. Godard, auteur d'un livre curieux sur Saint-Pétersbourg et Moscou, ont fait le mérite de la nouvelle édition des œuvres complètes du grand écrivain, publiée en 1875-1877 (1). La France, que le philosophe accusait d'être mauvaise débitrice à son égard, a eu soin de s'en justifier devant sa mémoire.

(1) Notes marginales d'un souverain sur *l'Histoire des Empereurs*.

D'ALEMBERT. — ROUSSEAU. — VOLNEY.

I. D'Alembert. — Avances de la souveraine et réserve prudente du philosophe. — La rancune de Catherine. — La brouille. — II. Rousseau. — L'*Émile* et le *Contrat social*. — Refus d'hommage. — La colère de Sémiramis. — En 1794. — Hostilités et représailles. — Volney. — III. Aperçu général.

I

L'esprit plus pondéré, plus indépendant aussi, de d'Alembert le protégea contre des retours semblables de fortune. Il fut pourtant, dans sa confrérie, au premier rang de ceux aux-

(1) C'est dans un de ces volumes que se trouvait le projet d'une organisation scolaire en Russie, assez mal intitulé : *Plan d'une Université*, dont M. Guizot a fait l'analyse en 1813 dans les *Annales de l'Éducation*.

quels s'adressèrent les avances de Catherine. Dès le mois d'août 1762, Béranger mandait de Saint-Pétersbourg au duc de Choiseul : « Je dois vous prévenir, Monseigneur, que l'Im- « pératrice a fait écrire à M. d'Alembert pour l'inviter à venir « s'établir en Russie. Elle lui offre dix mille roubles de pen- « sion, qui égalent cinquante mille livres, la liberté de conti- « nuer l'*Encyclopédie* et de l'imprimer à Pétersbourg. Elle « n'exige que ses soins pour enseigner les mathématiques à « Mgr le grand-duc. Je crois qu'il conviendra d'obvier aux « séductions que l'on voudra employer ici pour nous enlever « nos hommes célèbres. Au reste, je crois ce climat peu propre « aux sciences et aux arts en général... Diogène aurait perdu « s'il eût quitté son tonneau dans le beau pays de la Grèce « pour aller habiter des palais parmi les Sarmates. »

L'alarme était vaine : d'Alembert se récusa. « S'il n'eût été « question », écrivit-il à l'Impératrice, « que de faire du « Prince qui vous intéresse un assez bon géomètre, un pas- « sable littérateur, peut-être même un médiocre philosophe, « je n'aurais pas désespéré d'y réussir; mais il y a loin d'un « géomètre, d'un littérateur, d'un philosophe même à un « grand roi, et personne, Madame, ne le sait et ne le prouve « mieux que vous. » Il ne donnait pourtant pas ainsi la vraie raison de son refus, et s'en expliquait autrement avec ses amis, disant simplement : « Dans ce pays on meurt trop facilement « de la colique. »

Catherine insista vainement, allant jusqu'à proposer au philosophe d'amener avec lui à Saint-Pétersbourg non plus seulement l'*Encyclopédie,* mais tous les encyclopédistes, s'il lui en coûtait de se séparer d'eux, doublant la pension qu'elle lui avait proposée, lui offrant le rang d'un ambassadeur et un hôtel magnifique pour demeure : il préféra son entresol du palais Mazarin. Elle fut piquée, et les relations demeurèrent suspendues pendant six ans. Ce fut d'Alembert qui rompit le silence, en 1772, pour intervenir dans l'affaire des officiers français capturés en Pologne. Il voulait qu'on pût écrire sur sa tombe : « Il obtint de l'Immortelle Catherine, au nom de la

« philosophie et de l'humanité, la liberté des prisonniers « français. » Il ne réussit ni à être très éloquent ni à paraître très ému. Catherine, de son côté, fut sèche et presque brutale. Peut-être attendait-elle une occasion de vengeance. Elle n'oubliait d'être rancunière qu'avec les amants qui la trompaient, probablement parce qu'elle se contentait avec eux de la loi des représailles. Elle ne relâcha pas les prisonniers, fit une réponse à peine polie au philosophe et le larda d'épigrammes en conversant avec ses amis, avec Voltaire surtout (1). Voltaire n'eut garde de garder les épigrammes pour lui, et la brouille fut consommée.

A partir de ce moment, d'Alembert s'érigea en censeur habituel et peu indulgent des hauts faits par lesquels la souveraine continua à solliciter l'attention de ses contemporains. En 1783, il jugea sévèrement l'annexion de la Crimée, et les démonstrations auxquelles il se livra à ce sujet au sein du cénacle philosophique furent un des derniers actes de sa vie. Le 8 mai 1784, Catherine écrivait à Grimm : « Il est douloureux « que d'Alembert soit mort sans avoir vu ni lu notre justifica- « tion sur l'affaire de la Crimée. Du moins, fallait-il entendre « les deux côtés, et puis juger. Au lieu de cela, il nous disait « des injures. J'en suis fâchée, de même que de la pusillani- « mité qu'il a marquée dans sa maladie... Mais ces gens ont « jugé souvent autrement qu'ils ne prêchaient. Il y a très « longtemps que j'étais en disgrâce, et vous savez que c'est « Voltaire qui nous a brouillés. »

II

Catherine ne fut jamais en correspondance avec Rousseau, et vers la fin de sa vie elle a fait profession à l'égard du philo-

(1) Voy. sa lettre du 20 février/3 mars 1773 (*Recueil de la Société d'histoire russe*, XIII, 309). Le passage qui y concerne d'Alembert a été omis dans les éditions précédentes de la *Correspondance de Voltaire.*

sophe genevois de sentiments particulièrement hostiles. Avait-elle trouvé dans ses écrits matière à offense? Nous ne le pensons pas. Il lui arrivait bien en 1760 d'interdire la vente de l'*Émile* pour faire comme tout le monde, ainsi qu'elle le disait dans son oukase; mais il lui arrivait aussi, et jusqu'en 1791, de faire des extraits du *Contrat social* et d'y copier des passages aussi agressifs que celui-ci : « Les lois de la liberté sont plus « austères que n'est dur le joug des tyrans. » Les audaces de la parole et de la pensée n'étaient pas pour l'effrayer. Son oukase prohibitif n'était pas davantage pour causer au philosophe un grand préjudice : quelques mois avant qu'il fût rendu, le 20 février 1763, Rulhière, alors en séjour à Moscou, écrivait à Rousseau : « Il n'y a encore dans tout l'empire de « Russie que trois exemplaires de vos derniers ouvrages qui y « ont été apportés par des occasions particulières. Le libraire « de l'Université, l'unique libraire moscovite, n'en recevra « qu'au retour des vaisseaux. En attendant, on s'arrache des « mains tous les tomes. » Et à quelque temps de là Catherine dictait probablement elle-même à Grégoire Orlof, qui eût été fort empêché de l'écrire seul, la lettre par laquelle il invitait l'auteur de l'*Émile* à venir chercher dans un de ses châteaux un asile et un abri contre ses persécuteurs.

Mais Jean-Jacques ne vint pas à Gatchina; il négligea même de faire, ne fût-ce que par lettre et ne fût-ce encore qu'à la manière guindée et un peu revêche de d'Alembert, acte d'hommage philosophique aux pieds de Sémiramis. Du coup Sémiramis fut offensée. Elle considéra longtemps la philosophie un peu comme une province tributaire, un pays de protectorat relevant de son empire. Elle ne s'avisa pourtant de faire profession publique de ressentiment à l'égard du philosophe malappris qu'au moment où elle en vint à se brouiller non plus avec d'Alembert seul, mais avec le cénacle entier dont lui et Jean-Jacques faisaient partie.

Car elle devait y venir; cela était fatal. Ces alliés d'un jour suivaient des voies trop divergentes : leur marche à eux s'acheminant à l'ébranlement final de l'édifice social dans la

tourmente révolutionnaire, et la sienne à l'excès contraire d'une réaction également violente. Elle écrivit alors à Grimm : « Souvenez-vous que le feu roi de Prusse prétendait que « Helvétius lui avait avoué que le projet des philosophes était « de renverser tous les trônes et que l'*Encyclopédie* n'avait été « faite dans point d'autres vues que de détruire tous les rois « et toutes les religions. Souvenez-vous encore que vous « n'avez jamais voulu qu'on vous comptât entre les philoso- « phes. Or vous avez raison de n'avoir jamais voulu être « compté parmi les *illuminats, illuminés,* ni philosophes, car « tout cela ne vise, comme l'expérience le prouve, qu'à « détruire. »

La lettre est du 11 février 1794.

Et alors aussi Rousseau, à qui elle n'a jamais écrit, avec qui elle ne s'est jamais compromise, devient son bouc émissaire. Il a bon dos pour porter le poids de ses dédains, de ses colères, de ses anathèmes actuels. Elle s'empare du propos : « Rousseau les a mis à quatre pattes », qu'elle trouve dans une méchante comédie de Palissot, qui de son côté l'a probablement pris dans une lettre, nullement grossière d'ailleurs, de Voltaire au grand Genevois. Elle fait tardivement ses délices de cette farce burlesque jouée à la Comédie-Française en 1760, où le futur auteur de l'*Émile* est représenté en effet marchant à la façon des quadrumanes, où un valet volant son maître dit : « Je deviens philosophe », et qui se termine par ces vers :

> Enfin tout philosophe est banni de céans,
> Et nous ne vivrons plus qu'avec les honnêtes gens.

Voltaire avait écrit plus courtoisement, en réponse à un envoi courtois du *Discours sur l'inégalité des conditions :* « Il « prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre « ouvrage... On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir « nous rendre bêtes. »

Mais en 1794 Voltaire n'est plus un *maître* qu'on écoute. On est en pleine guerre depuis trois ans avec la philosophie. En 1791 déjà Volney a renvoyé à Grimm, avec une lettre vio-

lente, la médaille d'or que Catherine lui avait fait remettre autrefois et qu'il avait été heureux d'accepter. Les hostilités et les représailles sont à l'ordre du jour. Grimm solde à beaux deniers comptants une réplique que Rivarol écrit de verve à l'adresse de Volney, mais Catherine a besoin de passer sa colère sur un plus grand personnage, et Rousseau paye pour tout le monde. Cette fois le pauvre Jean-Jacques a tout le droit de se dire persécuté. Mais il n'est plus là pour s'en plaindre.

III

Au risque de quelques surprises ou même de quelques froissements pour nos lecteurs, nous avons essayé de dire au juste ce que furent ces rapports, tant et si diversement commentés, d'Impératrice à philosophes. Il ne faudrait pas trop en médire pourtant. Tels qu'ils furent, leur rôle dans l'histoire moderne ne saurait passer pour indifférent et vain. Ils ont contribué pour une part à ce travail de fusion et d'amalgamation d'éléments disparates auquel paraît attaché l'avenir de notre vieille Europe. Par leur fait, un courant tel quel d'attractions et de réactions mutuelles s'est établi entre deux peuples séparés moins encore par la distance que par la méconnaissance réciproque de leurs façons d'être, de penser et de sentir, et ce n'est pas une œuvre stérile. Un moment est déjà venu, en effet, où ces deux peuples, réserve énorme de forces et d'énergies intactes d'un côté, accumulation d'épargne matérielle et intellectuelle de l'autre, ont paru aux deux extrémités du vieux continent comme deux contreforts appelés à soutenir la masse pesante de l'édifice ébranlé et à empêcher son écroulement dans quelque lamentable cataclysme; séparés toujours par la base, dans les profondeurs où plongent leurs assises, réunis en haut à travers l'espace, et faisant voûte. Il n'y a

peut-être là encore qu'une illusion, et la voûte tutélaire ne montrerait peut-être pas, au jour de l'épreuve, la solidité qu'on attend d'elle. N'importe! Quand nous ne lui devrions que de nous avoir garanti quelques années de paix, d'avoir reculé de quelques années le choc épouvantable dont la vision sanglante obsède nos imaginations, et d'avoir protégé pendant ce temps ce qui nous reste aux uns ou aux autres d'indépendance contre la loi du plus fort, il faudrait encore la bénir, car il est puéril de quereller la Providence sur les moyens qu'elle emploie et il est sage d'accepter, d'où qu'il vienne, le bien qu'elle nous donne. Et puis, qui sait? Un autre jour peut venir, où, rapprochés enfin sincèrement par le cœur et par l'esprit, ailleurs que dans les clameurs de la rue, se communiquant non plus des impressions fugitives, mais les trésors durables de leur expérience et de leur génie, se pénétrant l'un du sentiment d'autorité si développé chez l'autre, l'autre de la passion de la liberté si vivace dans ce beau pays de France et si féconde, en dépit de quelques égarements, les deux peuples en arriveront à élever en réalité d'un commun effort et à rendre habitable et solide quelque construction où la famille européenne s'abritera pour les jours d'orage.

Et, en attendant, de là-haut, du sommet où se rencontrent et s'enlacent déjà les voussures de l'édifice idéal, de loin en loin une pointe jaillit : c'est la flèche de la cathédrale montant vers le ciel, c'est l'effort solitaire d'un penseur ou d'un artiste résumant et poussant en un élan hardi vers l'infini les inspirations et les aspirations communes, c'est l'œuvre profonde d'un de Maistre méditée à Saint-Pétersbourg, c'est l'œuvre exquise et émue d'un Tourgueniet ou d'un de Vogüé rêvée, on ne sait, là-bas sur les bords du Volga ou ici sur les bords de la Seine, c'est un beau livre de plus et un pas de plus aussi vers le but mystérieux, mais divin, croyons-le, donc heureux, où s'acheminent nos destinées.